

DOSSIER DE PRESSE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026
HORS COMPÉTITION



UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION OUTSIDE FILMS ET LES FILMS DU KIOSQUE

ANTOINE REINARTZ

EMMANUELLE BERCOT

L'ABANDON

UN FILM DE
VINCENT GARENQ

LE 13 MAI AU CINÉMA

DURÉE DU FILM : 1H40

MATÉRIEL DISPONIBLE SUR UGCDISTRIBUTION.FR/FILM/LABANDON

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY-SUR-SEINE



RELATIONS PRESSE

LAURENT RENARD
LAURENT@PRESSELAURENTRENARD.COM

E-RP OKARINA
STÉPHANIE TAVILLA
STEPHANIE@OKARINA.FR

A man with glasses and a dark jacket stands in a classroom, looking thoughtful with his hand to his chin. He is surrounded by students sitting at desks. A world map is visible on the wall behind him.

SYNOPSIS

Tout le monde connaît le nom de Samuel Paty, mais peu de gens connaissent réellement son histoire.

Le 16 octobre 2020, Samuel Paty, professeur d'Histoire-Géographie, est assassiné à la sortie de son collège. À la lumière des enquêtes et des procès, ce film revient sur ses onze derniers jours, et l'engrenage qui a conduit à sa mort tragique.



ENTRETIEN VINCENT GARENQ

L'Abandon retrace l'histoire de Samuel Paty. Comment est né le projet du film ?

Le nom de Samuel Paty nous le connaissons tous, mais au fond on ne connaît pas réellement son histoire. Comme beaucoup de Français, j'ai vécu le choc et l'effet de sidération à l'annonce de son assassinat. Beaucoup de tristesse et de désarroi aussi. En échangeant avec Outside Films, les producteurs (rejoints par Les Films du Kiosque), je me suis rendu compte que derrière l'effroi collectif, il y avait une histoire et que cette histoire, une véritable tragédie jusque dans ses ressorts, devait être racontée. Après, on ne sait jamais vraiment pourquoi

on se lance dans un film. On a une intuition, une envie et on la suit. C'est en le faisant qu'on découvre les raisons profondes de pourquoi on fait un film. Ce qui m'a inspiré très vite, c'est cette dramaturgie naturelle, ces unités de temps, de lieu et d'action. Cette impression d'un collège assiégé. Cette dimension kafkaïenne. Tous ces éléments réels étaient très cinématographiques. Ces enchaînements d'événements, ces liens de cause à effet assez sidérants qui ont mené à cette catastrophe et que peu de gens connaissent, il me semblait nécessaire de les raconter. Et il y a aussi l'humanité de tous ces personnages qui ont

soutenu Samuel Paty : la principale et son adjointe, la gardienne du collège, des profs, ces familles musulmanes...

Pourquoi ce titre ?

Parce que son histoire est une succession d'abandons, de dysfonctionnements, de lâchetés ou de naïvetés. Ce titre exprime aussi la solitude d'un professeur pris dans une mécanique qui le submerge. Dans ce film, on sent une machine qui s'emballe alors que pourtant, très vite, on sait que la jeune fille a menti. C'est un aspect très étonnant. On sait que le malentendu dans la classe où les enfants

sont sortis est totalement résolu. On sait qu'une jeune fille a brodé un mensonge autour de cette histoire. On sait que les campagnes vidéo du père de l'élève et de l'islamiste sur les réseaux sociaux sont mensongères... Et pourtant la machine continue de s'emballer, elle ne s'arrête pas.

Un engrenage qui met largement en cause les réseaux sociaux.

L'affaire est d'autant plus sidérante qu'au départ, on voit bien le brassage harmonieux qu'il y a dans cette petite ville et dans ce collège. C'est une banlieue française paisible, avec des HLM, des résidences un peu plus classes moyennes. Et ce qui semble être un petit incident - le mensonge d'une élève - prend des proportions énormes. En fait, ce qui s'est produit à Conflans-Sainte-Honorine aurait pu arriver n'importe où. Cette histoire est une photographie de notre époque. Les personnages ne sont pas des monstres. Ils pourraient être nos voisins, nos enfants. Ce ne sont pas les gens qui sont mauvais, mais les idéologies qui les manipulent. Les réseaux sociaux, la rumeur, le climat ambiant qui pousse les gens à se détester les uns les autres. Le gris n'existe plus. Tout est noir et blanc. Tout peut s'enflammer très vite !

L'Éducation nationale, représentée dans le film par le personnage du référent laïcité, se montre d'une tiédeur assez stupéfiante...

Sans doute, mais le film n'est pas à charge, il ne cherche pas de bouc-émissaire. Il se contente

de raconter les faits. C'est facile, a posteriori, de dire ce qu'il aurait fallu faire ou dire. Les erreurs et manquements sont partout... Et à leur décharge, personne n'aurait osé imaginer qu'une telle horreur puisse arriver. Aujourd'hui, depuis ce drame, les choses se passent tout autrement. Il ne faut pas se positionner en donneur de leçon, mais se remettre avec humilité dans le brouillard dans lequel se trouvaient les protagonistes de cette histoire au moment des faits.

L'enquête de l'IGPN, la Police des Polices, a mis en lumière une quantité de dysfonctionnements assez graves.

Tout cela est malheureusement vrai. Les gens se sont beaucoup téléphoné, se sont beaucoup agités, il y a eu beaucoup de bureaucratie, mais Samuel Paty n'a pas été protégé. Ce sont des profs qui l'ont parfois raccompagné en voiture pour lui éviter de se déplacer seul à pied.

Du début à la fin, on a le sentiment presque organique d'être dans la peau de Samuel Paty, l'angoisse diffuse qui monte...

C'est la force de la fiction de pouvoir raconter les événements en donnant chair aux personnages via l'incarnation des acteurs. Et pourtant, je n'ai évidemment pas connu Samuel Paty. Tout ce que je connaissais de lui, c'est cette fameuse photo et les écrits qu'il a laissés, les témoignages sur lui... Nous n'avons pas cherché à maquiller Antoine Reinartz pour qu'il lui ressemble. Nous avons juste mis le même genre de vêtements,

le même style de coiffure... Nous lui avons fait dire ce qu'il a écrit...

Grâce à la chronologie des faits, à travers l'étau qui se resserre, on finit par être avec lui, s'approcher de ce qu'il a peut-être pu ressentir. Je me suis autorisé très peu de fiction comme par exemple les scènes avec son fils qu'il adorait. La seule grande audace que je me suis permise, c'est la scène inaugurale où je le fais parler... Mais à partir de ses mots à lui, de ce qu'on a dit de lui. C'est une scène que j'ai écrite très tardivement, quand je connaissais vraiment son histoire. Et j'ai tenu à m'assurer auprès de Mickaëlle Paty, la sœur de Samuel, que cette scène lui convenait.

Comment avez-vous procédé pour l'écriture du scénario ?

J'ai écrit une première version avant le premier procès. Durant des mois, j'ai épluché tous les documents et les témoignages dont je pouvais disposer. Je me suis évidemment beaucoup intéressé aux écrits de Samuel Paty car il a envoyé de nombreux mails durant cette période. À travers le matériel dont je disposais, je sentais déjà un peu les protagonistes de cette histoire. Puis j'ai assisté au procès (NDLR décembre 2024). Et là, tout d'un coup, je les voyais, je les entendais. Je connaissais déjà bien l'affaire mais il y a aussi des surprises, c'est « la magie de l'audience ». L'agent d'accueil du collège, notamment, s'est imposée. Sa personnalité, tellement solaire, au point de susciter des rires dans l'assemblée lorsqu'elle s'en prenait aux



avocats des accusés a fait qu'elle est entrée avec force dans le film.

Revenons à l'écriture du scénario...

Il y avait une montée dramatique tellement naturelle que je n'avais vraiment pas besoin d'utiliser d'artifices pour tenir le spectateur en haleine. Ma seule et unique ligne directrice était de me cantonner aux faits. Donc, je me documente. Je ne fais que ça... C'est cela qui donne de la véracité aux scènes et qu'à la fin, le spectateur y croit. En découvrant le film, les profs me disent qu'ils ont vraiment le sentiment d'être dans le collège alors que je n'ai pas plus mis les pieds dans le bureau d'une principale que je ne les avais mis dans celui d'un juge pour *Présumé coupable*. Je reste au plus factuel, toujours, je crois que c'est cette retenue qui permet au spectateur de ressentir une émotion vraie et pas fabriquée. Pour les films inspirés d'histoires vraies, je minimise toujours la fiction, même si elle est évidemment incontournable.

Vous évoquez Mickaëlle Paty, la soeur de Samuel. Dans quelle mesure est-elle intervenue dans le scénario ?

Il y a eu beaucoup d'échanges avec Mickaëlle. Elle connaît mieux que personne l'histoire de son frère, elle a assisté au procès, dont celui des enfants qui était à huis clos. Nous nous sommes retrouvés autour de ce souci de raconter les événements au plus proche de ce qui s'est réellement passé. L'image qui nous rassemblait était celle des catastrophes

aériennes. Lorsqu'il s'en produit, on rassemble les décombres dans un hangar pour essayer de comprendre ce qui s'est passé afin d'éviter que cela ne se reproduise... C'est un peu ce que nous avons fait avec ce film.

Si le film ne revendique aucune prise de position et veut s'en tenir aux faits, pourquoi ne pas choisir la forme documentaire ? Qu'apporte le film ici ?

Il fait ressentir et laisse place à l'émotion. Il permet d'incarner Samuel Paty, d'intégrer son point de vue, de s'identifier à lui, de ressentir ce qu'il a pu vivre. La force du cinéma et de la fiction c'est de rendre la réalité de Samuel Paty sensible et concrète, de la faire éprouver à hauteur de spectateur, dans ce qu'elle a de plus humain. Les spectateurs vont apprendre énormément de choses au-delà du fait divers qu'ils connaissent.

« Je n'ai jamais rêvé d'être un héros... Mais que ma vie ait un sens... Qu'elle serve à quelque chose... Que mes cours éveillent une vocation... J'avoue que j'en ai rêvé. »... Cette phrase qu'on entend en voix off au début du film est bouleversante.

Cette phrase, comme je le disais, Samuel Paty ne l'a jamais prononcée. Je l'ai imaginée d'après tout ce que j'ai pu lire ou entendre, et d'après ma connaissance du dossier. Je ne l'ai pas connu, je ne pouvais donc pas l'imiter. Mais je pouvais le raconter. J'ai réuni tant de matériel, que ça finit peut-être par

lui ressembler un peu... Curieusement, c'est souvent à la toute fin de l'écriture qu'on trouve la première scène. Et c'est ce qui s'est produit. Cette scène inaugurale fait écho à la dernière scène. Sur le moment, on ne l'analyse pas, mais c'est cet effet de rime qui fait qu'on est tant ému à la fin. La vie de Samuel a un sens profond, universel, et ce film le véhiculera à jamais. Je l'ai constaté dès les premières projections, ce film touche tout le monde, de tous les âges - y compris les jeunes à un point que je n'imaginai pas - de toutes les origines, de toutes les religions ou athées, j'ai vu tout le monde bouleversé. L'histoire de Samuel Paty est d'une force et d'une universalité dont je ne mesurais pas la puissance. D'ailleurs, *L'Abandon* n'est pas mon film, il est celui qui raconte Samuel Paty. C'est son histoire qui déclenche cet électrochoc puissant.

C'est Antoine Reinartz qui interprète Samuel Paty et Emmanuelle Bercot la principale. Qu'est-ce qui a guidé votre choix ?

Antoine a une vraie gentillesse, très importante pour le personnage. Il est très cérébral aussi, toujours un peu dans sa bulle et la caméra le capte très bien... Il a quelque chose de très vrai, il sait disparaître derrière ses personnages, se faire complètement oublier. Emmanuelle Bercot a quelque chose de très vrai également, elle ne fait pas du tout « actrice ». Elle a ce petit truc d'autorité qui lui va si bien, tout en restant très humaine. C'est une comédienne très sérieuse, très concentrée. Elle est sur le

plateau tout le temps. Ces deux acteurs sont très simples dans la vie, très connectés au réel, ce qui a créé une ambiance de troupe très fraternelle.

Il y a énormément d'autres personnages dans le film. Des mamans, des profs, beaucoup d'enfants aussi.

Avec Mathilde Snodgrass, la directrice de casting (et Julie Gandossi pour le casting enfants) on a fait beaucoup d'essais et nous n'avons eu que des coups de foudre pour tous ces rôles.

Aucune famille ne s'est interrogée sur le sujet du film ?

Lors des essais, j'ai pris le soin d'écrire une lettre aux enfants et aux parents pour leur expliquer mes intentions sur le film. Tous ont été rassurés et se sont pleinement engagés dans le projet. Je n'ai jamais eu aucun désistement. Au contraire, ils étaient tous heureux d'en être et de rendre ainsi hommage à Samuel Paty. C'est ce qui m'a fait découvrir la raison profonde pour laquelle j'avais envie de le réaliser. Partager des moments avec tous ces acteurs, de tous horizons, faire un film de réconciliation et montrer

cette France du milieu devenue moins audible et pourtant si largement majoritaire, cette France mélangée, tolérante et républicaine. Tout le contraire de ce que les extrémistes essaient de nous raconter. C'est ce message positif et d'espoir que porte le film, visant tous les publics et aussi les jeunes. Car on s'est aperçu en tournant le film qu'ils faisaient une minute de silence chaque année dans leur école en son hommage parfois sans connaître son histoire. J'aimerais que ce film les fasse réfléchir, qu'il les change, qu'il interroge leurs rapports aux réseaux sociaux, aux rumeurs et à tous les extrémismes.





ENTRETIEN

ANTOINE REINARTZ

Quelle réaction avez-vous eue lorsque Vincent Garenq vous a proposé d'interpréter Samuel Paty ?

Au fond, comme la plupart des gens, pourtant bouleversés par l'assassinat de ce professeur, j'ignorais les trois quarts de cette histoire. Je m'étais arrêté au mensonge de la jeune fille sans connaître l'engrenage qui avait suivi. C'était troublant de mesurer cette distorsion entre l'impact causé par l'événement et l'ignorance dans laquelle j'étais. J'ai pensé aux professeurs, aux élèves, à l'importance d'établir les faits pour couper court aux rumeurs. J'ai dit oui. C'était une évidence.

De Samuel Paty, on ne connaît qu'une photo...

Et évidemment, j'avais envie d'en savoir davantage : si le film s'attache surtout à ce que Samuel Paty était en tant que professeur, on en apprend un peu plus sur l'homme. On sait qu'il était divorcé et père d'un petit garçon dont il avait la garde une semaine sur deux. Il est à la fois dans un état de plénitude avec son fils et ses élèves et un peu entre parenthèses côté cœur ; assez solitaire. Il va bien, il est posé, il aime son travail. On sent quelqu'un de structuré.

Vous dites que vous auriez aimé en savoir davantage sur lui. On imagine que vous avez rencontré sa sœur Mickaëlle Paty ?

Bien sûr, ne serait-ce que pour qu'elle donne son aval. Nous avons dîné ensemble. Elle m'a observé toute la soirée. À la fin du repas, elle m'a dit : « Ne change rien, tout va bien, la façon dont tu bouges tes mains, c'est super ! Juste, souris moins. » Je ne faisais pas du tout exprès de m'exprimer de telle ou telle façon, j'étais seulement moi-même en train de lui parler de son frère. Mais sa réaction m'a rassuré. J'avais sa validation, c'était très important.

Comment se prépare-t-on pour un tel rôle ?

J'ai lu beaucoup de livres, beaucoup d'articles aussi, des comptes rendus du procès bien sûr, et je suis allé voir une amie professeure d'histoire-géographie qui enseigne à des quatrièmes et des troisièmes. J'avais envie de me replonger dans cette ambiance, capter le langage des élèves d'aujourd'hui, voir aussi comment l'on enseigne, le rapport profs à élèves... J'ai vu à quel point les professeurs sont en première ligne sur plein de sujets. C'est dur pour eux de réussir à enseigner sans que le « reste du monde » n'arrive en classe et, j'ai été bluffé par l'intérêt des élèves, leur attention. En rendant visite aux classes de cette amie - sans doute une très bonne professeure comme l'était Samuel Paty -,

on échappe aux clichés de cours chahutés tellement déprimants. La réalité est ailleurs.

Comment avez-vous travaillé en amont avec Vincent Garenq ?

Vincent était encore en cours d'écriture lorsque nous nous sommes rencontrés. Il m'a fait venir pour que nous relisions ensemble mon rôle et nous avons retravaillé tous les deux un tiers des scènes. Le danger, dans ce scénario, était de vouloir trop en dire. Vincent tenait à être au plus près du réel, des faits judiciaires. Mais Samuel Paty avait aussi sa vie : même s'il a vécu pendant onze jours dans un état de panique totale, il ne pensait pas tout le temps à ce qui se tramait autour de lui ; il avait une existence, des liens, des discussions avec son fils, il était

forcé de parler d'autres choses. J'ai essayé d'ajouter un peu de rondeur au personnage. Ces rencontres étaient très agréables. Vincent m'écoutait. Et, de la même façon, je l'entendais. Il y avait un vrai dialogue, un rapport très horizontal. Durant la préparation comme sur le plateau, il m'a laissé beaucoup de liberté. Je savais ce que je voulais faire et il m'a laissé cette latitude.

Physiquement, comment avez-vous construit le personnage de Samuel Paty ?

On a fait de petites choses mais je préfère ne jamais dévoiler les artifices. Ils sont très subtils et conçus pour passer inaperçus. Le but, c'est de ne jamais voir le chemin parcouru, juste que le résultat s'impose sans questionnement.



Au départ de l'affaire, on sent Samuel Paty destabilisé face aux réactions de certains de ses élèves et leurs parents.

Il a beaucoup réfléchi en préparant son cours sans rien laisser au hasard, il a utilisé des documents officiels mis à disposition par l'Éducation nationale.

Même lorsque le référent laïcité intervient en lui parlant de maladresse...

Samuel Paty est dans le dialogue, le bien fait. Il ne comprend pas l'attitude du référent - censé résoudre des situations d'urgence - pas plus qu'il ne comprend l'attitude des professeurs qui lui deviennent hostiles. Mais il reste respectueux de la hiérarchie. Il y a, chez lui, un mélange d'orgueil et d'humilité. Il reste mesuré. En même temps, il ne peut pas accepter ce qu'on lui propose : se mettre en arrêt maladie, s'écraser, disparaître. Les seuls choix qu'il lui reste sont : dire non, rester digne et présent.

L'attitude de certains profs est presque incompréhensible ?

Je vois une multitude d'explications à leurs comportements : la méconnaissance des faits au départ - certains d'entre eux ne les apprennent que par le biais d'une vidéo mensongère. Il y a ensuite cette petite phrase qui traîne parfois - « Il n'y a pas de fumée sans feu » - phrase qu'on devrait s'interdire d'utiliser car elle préjuge au lieu d'analyser les faits. Et il y a enfin la peur qui les pousse à s'écarter face à l'ampleur de l'engrenage.

Que penser de l'attitude du père de la

jeune fille, prompt à enflammer les réseaux sociaux, à s'associer au faux imam, et sourd aux preuves que lui fournissent le collègue et les autres parents d'élèves ?

Quand on s'engage trop dans une idéologie, quelle qu'elle soit, on finit par voir le monde à travers un prisme. On plaque cette idéologie sur le réel. Le père voit de l'islamophobie là où il n'y a que le mensonge de sa fille adolescente, il a envie de s'engager dans un combat de justice et ne voit même plus les faits tels qu'ils sont.

Justement quel a été votre rapport avec les enfants du film ?

C'est un peu une habitude chez moi de tourner avec des enfants et des non professionnels. L'idée était d'être au plus près de ce qui s'était passé, au plus juste, de ne jamais mentir tout en veillant à ce que les choses ne deviennent pas figées. J'ai toujours eu le sentiment qu'on jouait ensemble dans la même aventure. Ils avaient tous conscience de la charge que présentait cette histoire.

Les blagues de Paty à la fin du cours, réalité ou fiction ?

Elles existent vraiment. Samuel avait toujours son carnet de blagues sur lui. Il tenait à ce qu'il y ait toujours de la vie dans ses cours.

Un mot sur Emmanuelle Bercot, votre partenaire ?

Sa présence me rassurait. Emmanuelle est assez impressionnante, assez mystérieuse

aussi. C'était facile de trouver le rapport d'autorité qu'il y a entre nos deux personnages. Les enjeux du film étaient forts. On était très concentrés. Elle travaillait dans son coin, moi dans le mien, tout cela avec un regard bienveillant de sa part. À aucun moment, je n'ai senti le regard de la grande réalisatrice qu'elle est, elle savait prendre la place qui était la sienne à ce moment-là.

Vous réussissez à faire monter de manière presque organique la nervosité puis la peur qui étirent votre personnage...

On ne joue jamais un personnage de manière globale. Il s'agissait d'être à cet endroit-là, puis à cet endroit-là tout en faisant sentir que, malgré cette nervosité et cette peur grandissantes, Samuel Paty ne renonce pas. Il se questionne, s'interroge, mais jamais, à aucun moment, il ne ressent de culpabilité. En revanche, il se sent très seul, dans une immense solitude, et emporte avec lui un marteau dans son sac à dos pour se défendre seul face aux menaces qu'il sait peser sur lui.

D'un film à l'autre - depuis 120 battements par minute de Robin Campillo - on a l'impression que vous vous effacez littéralement derrière vos personnages.

C'est difficile de répondre à cela mais, c'est vrai, c'est ce que je recherche : m'effacer pour que mon personnage s'impose pleinement. On est à son service. Au service du réel. On ne doit jamais deviner une distance entre nous et celui qu'on joue.





ENTRETIEN

EMMANUELLE BERECOT

à venir.



ENTRETIEN

NEDJIM BOUIZZOUL

Interpréter Kader, le père de Bachira, à l'origine de la fatwa numérique contre Samuel Paty n'est pas un rôle anodin. Qu'est-ce qui vous a déterminé ?

J'ai grandi en Algérie, à Blida, à cinquante kilomètres d'Alger, durant la décennie noire. Je sais ce qu'est le terrorisme. À l'époque, je devais avoir sept ou huit ans, une professeure

de français a été tuée dans notre quartier. Elle refusait de se voiler en dépit des injonctions du Mouvement Islamiste Armé. Ils sont arrivés devant son collège et l'ont appelée : elle est sortie et ils l'ont assassinée. Je revois encore ma tante rentrer en pleurs chez nous en criant : « Notre prof est morte ! Les terroristes l'ont tuée ! » J'ai passé mon enfance et mon adolescence

au milieu des attentats à la bombe et aux voitures piégées. J'ai quitté l'Algérie parce que ma famille et moi réclamions la laïcité, le scénario de Vincent résonnait forcément en moi ! J'ai tout de suite accepté ce rôle. Je savais que ce serait dur, mais je sais que les gens sauront faire la différence entre le personnage que j'interprète et qui je suis.

Vous êtes musicien auteur compositeur et interprète et êtes aussi le leader du groupe Labess. Après *Barbès, Little Algérie*, de Hassan Guerrar, c'est la deuxième fois qu'on vous voit au cinéma...

C'est vrai, le cinéma est très nouveau pour moi. *Barbès, Little Algérie* était l'occasion parfaite d'y mettre un pied. Hassan Guerrar m'a fait confiance, il m'a présenté un agent qui m'a envoyé le scénario de *L'Abandon*. J'avais à nouveau là l'occasion de faire mes preuves dans ce milieu avec une partition forte.

Vous rappelez-vous de votre réaction à la mort de Samuel Paty ?

En 2020, plus de vingt ans après avoir émigré avec ma famille au Québec, je commençais à faire de fréquents allers-retours en France. J'y passais souvent mais n'y avait pas encore d'attaches. Son assassinat m'a profondément

touché mais je n'ai pas cherché à creuser. J'étais dans une espèce de rejet, de déni.

À la suite des attentats qui ont frappé la France, beaucoup de citoyens de confession musulmane ont ressenti une forme de stigmatisation dans leur vie quotidienne. C'est d'autant plus difficile que ces attaques ont touché tout le pays, y compris des familles musulmanes, qui ont elles aussi perdu des proches ou ont été profondément meurtries. Comme beaucoup, nous avons été bouleversés.

L'essentiel, aujourd'hui, c'est de rappeler que nous sommes tous unis face à ces épreuves, et que la solidarité reste la meilleure réponse à ces atrocités.

Revenons au film. Comment avez-vous préparé ce personnage ?

J'ai beaucoup parlé avec Vincent Garenq, je

me suis documenté et là, j'ai vraiment pris la mesure de cette affaire. J'hallucinais.

Kader est convaincu que l'exclusion de sa fille est liée, comme elle le lui a dit, au fait qu'elle ait refusé de sortir du cours, alors que Samuel Paty aurait demandé aux élèves musulmans de le faire avant de montrer des caricatures de Mahomet. Sans aller plus loin, il enflamme les réseaux sociaux...

J'ai essayé de me mettre dans la peau de cette personne. Il adore sa fille et j'ai moi-même une fille de vingt ans dont l'adolescence a été émaillée de périodes compliquées. J'ai évidemment fait des recherches sur Brahim Chnina, le vrai père de la jeune fille. Je vois un type ordinaire, un peu banal, qui veut aider sa fille. Il pense que sa fille est une victime d'un certain racisme qui existe en France, il veut lui montrer qu'il va la défendre.



ENTRETIEN EMMA BOUMALI

Quel âge avais-tu lorsque Samuel Paty a été assassiné ?

J'avais onze ans. Je me souviens de lui parce que depuis, chaque année, au collège puis au lycée, on observe une minute de silence à sa mémoire.

Tu connaissais les circonstances de sa mort ?

Je les ai vraiment découvertes en lisant le scénario du film. À l'école, quand on nous parle de Samuel Paty, c'est surtout en invoquant la liberté d'expression, l'esprit critique. À la lecture, j'ai vraiment été choquée des proportions tragiques que prend le mensonge

de Bachira, la jeune fille que j'interprète. En passant les essais, Vincent Garenq avait un peu maquillé les scènes du film et je savais seulement qu'il s'agissait d'une fille un peu provocatrice, attachante, qui avait du caractère et qui mentait un peu.

Comment as-tu réagi en comprenant l'importance de ton personnage dans cette histoire ?

J'ai tout de suite perçu l'impact du message que le film allait porter ; à quel point nos mots et nos actions ont du poids, que, derrière chaque acte, chaque information dits ou postés sur les

réseaux, il y a des vies réelles, des familles... J'ai voulu faire partie de l'aventure.

Tu n'as pas eu peur des réactions que ton rôle pouvait déclencher ?

Vincent, qui voulait être sûr que j'en étais consciente, m'a très bien expliqué que ce n'était pas un rôle facile ; que certaines personnes avaient du mal à dissocier un personnage de l'acteur qui l'incarne. Mais je savais pourquoi je le faisais et où j'allais en le faisant. Pour moi, Bachira peut permettre à des gens de mon âge de prendre conscience de l'importance de leurs actes, les ouvrir à la réflexion.

Comment prépare-t-on un tel personnage ?

J'ai fait beaucoup de lectures avec Vincent. Il était très à l'écoute de ma manière de parler et nous avons réécrit mes dialogues avec mes mots à moi. Cela m'a aidée à m'approprier le texte. On discutait beaucoup : des mécanismes humains - la peur, l'incompréhension... Il fallait trouver le ton juste, ne pas caricaturer Bachira et n'en faire qu'une « méchante ». Je me suis entraînée à travailler toutes ces émotions.

Que penses-tu de l'attitude du père de Bachira ?

Chez lui, ça prend tout de suite des proportions extrêmes. Il réagit sur les réseaux sociaux sans prendre le temps de vérifier si ce qu'elle lui dit est vrai ou pas. Même lorsqu'on lui dit que Bachira n'a pas assisté au cours, il s'obstine : il est arrivé à un point de non-retour, et comme le faux imam le maintient dans sa bulle et qu'il y a des gens sur les réseaux

pour le soutenir, il continue. On peut penser qu'il ne pense qu'à protéger sa fille mais on peut aussi penser que son acharnement à défendre son enfant de cette façon, tellement excessive, est funeste - c'est un message, pour les enfants, pour les parents et pour la société en général ; un appel à réfléchir...

Comment s'est déroulé le tournage ?

C'était intense, et difficile, parce que le film raconte une histoire lourde à porter ; ça demandait du respect et de la responsabilité et ça me donnait encore plus envie d'y aller à fond. Vincent nous laissait proposer des choses : on jouait une première fois le texte, ensuite on pouvait se laisser aller à faire vivre le personnage, j'ai pu mettre une petite touche d'Emma dans Bachira. Les messages du film - sur l'éducation, l'élévation intellectuelle, social - étaient tels que, sur ce tournage-là, la difficulté est vraiment passée au second plan.

À dix-sept ans, on t'a déjà vue dans *Pas de vagues*, de Teddy Lussi-Modeste et on te verra aussi bientôt dans le rôle principal de *Bombonera*, de Syrine Boulanouar. Le cinéma c'est un désir de toujours ?

Ma mère faisait beaucoup de théâtre en amateur et nous a toujours emmenées au cinéma et au théâtre. Et, je crois que j'ai cela en moi depuis toujours. J'aime jouer, être filmée, me filmer, je suis très extravertie, c'est dans mon caractère. Mais, plus concrètement, tout est venu du football, une passion que j'ai depuis très longtemps. J'ai d'abord été repérée à un entraînement puis retenue pour un projet qui ne s'est pas fait. Et c'est encore à la sortie d'un entraînement à Montreuil, un ou deux ans plus tard, que j'ai été repérée pour jouer Sihem dans *Pas de vagues*. J'aimerais continuer à faire du cinéma - j'adore jouer ! Après le bac, je vais sans doute m'orienter parallèlement vers des études de management sportif.





ENTRETIEN AZIZE KABOUCHE

Qu'avez-vous ressenti à la mort de Samuel Paty ?

Autour de moi, mes proches, les enfants, tout le monde était traumatisé. C'était la première fois qu'un tel événement se produisait en France. Comme mon entourage, j'étais stupéfait et horrifié. Et j'avais peur. La violence du monde est devenue telle que nous sommes devenus les prisonniers des crimes horribles perpétrés sur la planète.

Votre premier sentiment vis-à-vis de Tahar le personnage qu'on vous proposait d'interpréter ?

C'était la première fois que le cinéma m'offrait l'opportunité de jouer un personnage vivant - qui plus est en prison - dans une histoire aussi forte et aussi traumatisante⁽¹⁾. J'ai tout de suite compris que ce serait un travail engageant, exigeant, utile. J'ai passé des essais. Je travaille toujours mes essais mais, cette fois, j'ai aussi travaillé mon apparence, une étape qui n'arrive normalement que plus tard. Je suis allé voir mon coiffeur avec la photo d'Abdelhakim Sefrioui (vrai nom du personnage) pour qu'il me coupe les cheveux et me taille la barbe de la même façon. J'étais totalement investi.

Comment entre-t-on dans la peau d'un homme comme Abdelhakim Sefrioui ?

En étant vrai. Les gens devaient croire à mon personnage. C'est une question de respect par rapport à l'histoire de Samuel Paty. Ce film, c'est du cinéma et ce n'en est pas. Tout ce qui y est dit est vrai. Au conservatoire de Paris, alors que je travaillais le personnage de Rogojine dans *L'Idiot*, de Dostoïevski, Michel Bouquet qui était mon professeur, m'avait dit : « Dès l'instant où ton personnage est méchant ou mauvais, la première chose est d'aller chercher ce qu'il y a de bon en lui. » J'ai gardé ça en tête. Je me suis donc documenté

sur tout ce qui pouvait éclairer la complexité de cet homme, pour dépasser une lecture univoque du personnage.

Comment s'est passé le travail avec le réalisateur Vincent Garenq ?

Vincent m'avait averti : « Le personnage de Kader, ainsi que celui Tahar sont les plus complexes dans le film. » et ne m'a donné qu'une directive : « Tout ce que je veux, c'est qu'il soit humain. » Pour le reste, il me laissait carte blanche. Je sais que je l'ai parfois surpris sur le plateau.

J'ai énormément apprécié sa façon de travailler : « On va faire une lecture », m'a-t-il dit. J'imaginai qu'on allait se retrouver autour d'une table avec le casting principal. Mais non, il a rencontré tous les acteurs, un par un. Lui et moi avons lu toutes les séquences. Il me donnait la réplique. De temps en temps, un autre mot sortait de ma bouche : « Tiens, remarquait-il, tu l'as formulé autrement. C'est mieux, non ? » Nous étions très concentrés, ça a été très productif. Vincent est très à l'écoute

des acteurs. Sur le plateau, s'il veut un geste précis, il vous le dit. Mais la plupart du temps, il vous laisse libre. On est en confiance, tout le temps. C'est assez rare.

Comment jugez-vous l'influence de votre personnage sur le père de la jeune collégienne ?

Il le manipule. Il le lui dit : « Il faut faire le buzz, parce qu'autrement, les flics ne feront rien ». Tahar est quelqu'un d'intelligent. Il sait que c'est comme ça que les choses se passent. Le père, musulman pratiquant, est vraiment convaincu qu'il est le représentant des imams de France. L'équivalent d'un haut dignitaire de l'Église s'intéresse à lui ! Il a une forme de naïveté. Il est traumatisé par ce qui arrive à sa fille.

La jeune fille a menti. Tout le monde le sait mais la cabale enfle...

Oui, c'est une fatwa médiatique. Vincent n'a rien romancé. Aucun personnage n'est devenu plus joli ou plus méchant. Il y a eu des parents

d'élèves pour dire la vérité, des professeurs si peu solidaires, l'Éducation nationale, plutôt défailante. Il s'agit bien d'un abandon...

Que dire des réseaux sociaux qui portent une lourde responsabilité ?

Ils sont un instrument pour le radicalisme. Pour plein d'autres choses aussi. Il y a des contrôles mais, bien qu'il ait été repéré, Abdoullakh Anzorov, le terroriste, est passé entre les filets.

Qu'éprouvez-vous à la vision du film terminé ?

Lorsqu'on tourne dans un film, on a souvent tendance, à la première vision, à se focaliser sur son jeu. Là, pas du tout, j'ai pris le film en pleine figure. Dès le début, j'étais avec le personnage d'Antoine Reinartz ; en nous voyant, Nedjim et moi, monter d'intensité dans cette escalade qui menait vers la tragédie, je n'en pouvais plus, j'ai pleuré. Avec le recul, je vois surtout l'abandon dans lequel on a laissé Samuel Paty.

1. Au théâtre, Azize Kabouche a interprété le rôle d'Henri Alleg dans *La Question* mis en scène par Baki Boumaza au Centre Georges Pompidou en 1990.



ENTRETIEN • MICKAËLLE PATY

On devine que vous avez dû être sollicitée par un bon nombre de réalisateurs... Qu'est-ce qui vous a fait accepter le projet de Vincent Garenq ?

J'ai toujours fait confiance à mon instinct. Depuis le début. Je ne me suis pas trop trompée. J'ai rencontré Vincent alors qu'il tournait *Tout pour Agnès*, la mini-série consacrée à la disparition d'Agnès Leroux. C'est en me rendant sur son plateau, en l'observant faire rejouer des scènes, quelquefois sur des micro-détails dont il savait qu'ils avaient pourtant beaucoup d'importance, que j'ai compris le degré d'exigence qu'il pouvait avoir. J'ai apprécié

sa rigueur. Une qualité capitale à mes yeux. Elle m'a donné confiance. Ce film oblige bien plus que le devoir de mémoire.

Quelle était la nature de vos échanges avec Vincent Garenq ?

Il fallait absolument que le film s'inscrive dans le réel, qu'il soit peu fictionné et, pour avoir vu les films de Vincent, j'avais compris qu'il avait ce souci.

Concrètement, comment cela se passait-il ?

Il écrivait, mais m'a soumis chaque version du scénario. J'essayais de l'aider au maximum. C'était agréable de parler avec lui parce

que, même s'il y avait des moments où nous n'étions pas d'accord, je retrouvais les débats que j'avais avec mon frère - Samuel était incapable de prononcer une phrase sans que, derrière, il n'y ait un tableau à deux colonnes pour et contre, comme on le voit dans le film lorsqu'il donne son cours. Une chose nous rassemblait : nous tenions tous les deux à ce que le film ait une vertu curative. Ce film n'est pas là pour apporter une forme de réparation aux victimes, je dirai qu'il est là pour la société. Pour essayer de rendre hommage à Samuel et, à travers lui, tous les enseignants français.

Dans le film, on a littéralement le sentiment d'être dans la peau de Samuel Paty...

Durant une heure-trente, on ressent ce qu'il a pu vivre durant les onze jours qui ont précédé sa mort - sa souffrance, l'inquiétude qui monte crescendo...

Bien sûr on connaît tous la fin de l'histoire mais très peu d'entre nous connaissent l'enchaînement causal qui a permis qu'on en arrive là. Le film prend le temps de détricoter cet enchaînement ; de comprendre que ce qui s'est produit n'est pas le fruit du hasard.

Un mensonge... et tout aurait pu s'arrêter là...

À l'époque, les médias se sont beaucoup focalisés sur le mensonge de cette jeune fille et sur les vidéos de Brahim Chnina et Abdelhakim Sefrioui et, effectivement tout aurait pu être stoppé net. Ce n'est pas le mensonge de l'adolescente qui a causé la mort de mon frère, c'est l'instrumentalisation qui en a été faite.

C'est Antoine Reinartz qui interprète votre frère. Avez-vous participé à son choix ?

Je ne vais pas cacher que ma plus grande préoccupation était l'acteur qui allait jouer Samuel. Lorsque j'ai appris qu'Antoine Reinartz avait accepté le rôle, j'ai vu tous ses films. Des rôles radicalement différents, je n'arrivais pas à savoir qui il était, tellement il se fond dans ses personnages. Un dîner a été organisé par les producteurs quelques jours avant le tournage. Durant plus de deux heures, Antoine et moi avons parlé de tout et de rien sans jamais évoquer le film. J'étais en poste à regarder ses postures,

écouter son timbre de voix, j'avais besoin de le sentir. Et puis il s'est produit une chose étonnante à laquelle je ne m'attendais pas : à un moment, il a pris sa fourchette pour manger et je lui ai dit : « C'est bon, tu es Samuel. Tu n'as même pas besoin de travailler le personnage. » Parce que Samuel était comme ça, il avait tels tics, tels trucs de comportement. Antoine et lui se rejoignaient. Tout d'un coup, ça a été un moment d'évidence. Samuel, comme Antoine, était un homme discret qui n'aimait pas faire de bruit. C'était ce fameux « héros ordinaire » qu'a décrit Robert Badinter après sa mort ; celui qui se levait tous les matins pour être professeur dans un collège, essayer de former les esprits critiques de demain, essayer de les émanciper autant que possible des déterminants de leur naissance.

Antoine, je le trouve bluffant et c'est à la fois bien et terrible pour moi parce que, durant une heure et demie, il réussit à ressusciter Samuel. Durant cette heure et demie là, je le sens vivant.

Aviez-vous la même préoccupation par rapport aux autres rôles ?

C'était différent, mon avis importait moins. Vincent m'a envoyé les castings puis les choix qui avaient été faits. J'avais en tête les visages de ceux qui allaient jouer Brahim Chnina, Abdelhakim Sefrioui, la jeune fille. J'étais préparée. J'ai passé quelques jours sur le tournage et j'avoue qu'Emma, la jeune fille qui joue la menteuse, m'a énormément touchée. Je me trouvais à la cantine, on me l'a présentée et je me suis sentie très intimidée. Je pensais : « Quel courage a cette jeune fille de venir

jouer ce personnage ! » Elle aussi était impressionnée. Sa seule phrase a été : « Est-ce que je peux vous faire un câlin ? » Je n'ai pas refusé. C'était important pour moi de sentir qu'elle, dans la vraie vie, n'aurait jamais tenu ce rôle de méchante.

Durant ces quelques jours sur le plateau, j'ai aussi rencontré Emmanuelle Bercot, la principale dans le film. Sa réserve, sa concentration, sa précision m'ont impressionnée.

Qu'attendez-vous de la sortie du film ?

Je n'attends pas du film *L'Abandon*, qu'il répare quoi que ce soit pour les vivants - ni pour notre famille, ni pour les collègues de Samuel, ni pour ses anciens élèves. Il ne ramènera pas mon frère. Ce que j'espère, c'est qu'il parvienne à faire comprendre au public, de manière factuelle, l'enchaînement causal qui a conduit à cette embuscade, à cette exécution barbare devant le collège. Montrer, sans effets inutiles, comment une rumeur monstrueuse a été lancée, amplifiée, instrumentalisée ; comment des alertes ont été minimisées ou mal traitées ; comment l'institution, la police, certains responsables ont, à des degrés divers, laissé s'installer le piège autour de lui.

Le film ne remplacera pas la justice, mais il peut contribuer à ce que la postérité retienne autre chose que des slogans : les faits, la chronologie, la gravité exceptionnelle de ce qui s'est passé - l'assassinat d'un professeur pour avoir enseigné. C'est tout ce que j'attends : que l'on n'oublie pas, et que ce film participe à éviter que cela ne se reproduise.



LISTE ARTISTIQUE

Samuel PATY
Victoire LANION
Bachira SAIDI
Kader SAIDI
Tahar AMARA
Firmine - Gardienne
Malika - Principale adjointe
Colette - Secrétaire
Alain - Professeur
Bernard - Professeur
Guislain - Professeur
Véronique - Professeure
Isabelle - Professeur
Référent Laïcité
Directeur académique adjoint
Hind AMARA
Omar

ANTOINE REINARTZ
EMMANUELLE BERCOT
EMMA BOUMALI
NEDJIM BOUIZZOUL
AZIZE KABOUCHE
MARIE-SOHNA CONDÉ
MOUNIRA BARBOUCH
BARBARA BOLOTNER
ALEXANDRE BLAZY
EMMANUEL LEMIRE
JEAN-MICHEL LAHMI
ÉMILIE PIERSON
PASCALE MARIANI
ÉRIC GÉNOVÈSE, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
FRANÇOIS PÉRACHE
MILENA SANSONETTI
DIAMADOUA SISSOKO

LISTE TECHNIQUE

Scénario	VINCENT GARENO ALEXIS KEBBAS avec la collaboration de MICKAËLLE PATY, d'après le livre de STÉPHANE SIMON « LES DERNIERS JOURS DE SAMUEL PATY » (© Plon 2023)
Musique originale	NICOLAS ERRÈRA
Directeur de la photographie	RENAUD CHASSAING AFC
Montage	AURIQUE DELANNOY LMA
Son	REMI DARU SERGE ROUQUAIROL JEAN-PAUL HURIER
Décors	ISABELLE QUILLARD
Costumes	MARIE-LAURE LASSON
1^{er} Assistant réalisateur	THIERRY VERRIER
Scripte	YANNICK CHARLES LSA
Direction de post-production	CHANTAL GUYOT
Direction de production	ALAIN MONNE
Une production	OUTSIDE FILMS et LES FILMS DU KIOSQUE
En coproduction	UGC FRANCE 3 CINÉMA UMEDIA
Avec le soutien essentiel de	CANAL+
Avec la participation de	CINÉ+ OCS et FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec le soutien de	LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
En partenariat	LE CNC
En association avec	COFIMAGE 37 ENTOURAGE SOFICA 4 LA BANQUE POSTALE IMAGE 19 CINEAXE 7
Avec le soutien	DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE et des investisseurs TAX SHELTER
Production exécutive	OUTSIDE FILMS
Coproducteurs belges	CLOÉ GARBAY et BASTIEN SIRODOT
Produit par	STÉPHANE SIMON MARION DE BLAY FRANÇOIS KRAUS et DENIS PINEAU-VALENCIENNE
Tous droits d'exploitation	UGC

